

ANDRÉ BONNET

(Promotion 1908-1909)

NOTICE PAR M. PIERRE CHAUMIÉ

Le 17 octobre 1897, un jeune méridional faisait son entrée au Lycée Henri IV et les intonations de sa voix gasconne prêtaient à sourire aux rhétoriciens de ces temps lointains.

Mais aussitôt intervenait une parole énergique qui gardait, dans la sonorité de son timbre, le souvenir musica de la langue d'oc.

Mon défenseur était André Bonnet. Une amitié était née qu'augmentaient sans cesse pendant dix-sept années une carrière semblable, de mêmes espoirs, jusqu'au temps où un devoir supérieur entraînait en commun vers les jours de sacrifice les hommes jeunes qui étaient montés à la vie pendant les heures douces de la paix.

Un destin inégal a fauché les uns et laissé les autres leur survivre, mais les heures douces de la paix ne sont pas revenues. La vie, les plaisirs, les lieux familiers ne sont plus les mêmes; les amis, force et joie des jours incertains, ne peuvent plus nous répondre. Notre regard cherche en vain leur sourire confiant et, pour avoir ramené notre corps de la tourmente, notre âme cependant est restée mutilée.

Revenus après cinq ans dans ce Palais où nous avions si joyeusement formé tant de rêves, les couloirs si animés naguère de camarades affectueux, si familiers à nos pas, semblaient les arcades obscures d'une cité transformée.

Des compagnons optimistes des loisirs involontaires de

nos débuts, parmi les plus aimés combien de disparus Viven, orateur né, au visage expansif et à la parole ardente; Fabre, rieur, cité à l'ordre pour avoir maintenu la gaieté aux jours les plus durs; Le Ber, dont le regard ironique et affectueux préparait l'élan spirituel de sa parole alerte et qui a su mourir pour la cause sacrée de la paix; Dubarle, dont l'autorité déjà affirmée unissait si bien le jaillissement d'une vie jeune à l'ardent idéal qui fut celui de son sacrifice; Sabatier, dont la fine figure espagnole laissait difficilement transparaître l'ardeur d'une âme secrète, riche d'une intense vie intérieure; Bonnet, enfin, l'inséparable compagnon de ma jeunesse.

Vous tous n'êtes plus là, et il n'est plus comme consolation que de redire, à ceux qui les ont connus, les qualités profondes et délicates pour lesquelles nous les avons aimés et de garder pour ceux qui les suivent la leçon de leur destin.

*
* *

André Bonnet avait reçu de la vie les dons les plus heureux. Il était originaire de ces régions ensoleillées d'Aquitaine, où la lumière joue de collines en collines, glisse sur les eaux limpides des rivières fraîches, caresse les peupliers et les chaumes, s'enrichit de la verdure des prés, qui donne à la jeunesse par la clarté la force et la joie.

Le Périgord est un pays du soleil où il y a de l'eau et des arbres, où il fait bon vivre, le pays de la bonne chère et des clairs esprits, de la tolérance et de la bravoure, où l'effigie de Montaigne n'est pas loin de celle de Daumesnil.

Il aimait passionnément ce pays, jamais il ne lui retirait ses vacances; il montait et descendait les pentes abruptes des collines successives, il poursuivait de crête en crête les vols craintifs et bruyants des perdreaux rouges, ou sous l'ombre fraîche qui fait au flanc des plateaux

crayeux la boule sombre des noyers il atteignait le lièvre, orgueil de ses chasses.

Ce commun amour de la terre natale l'attachait plus profondément encore aux siens, auxquels il devait plus que le souffle vital, son éducation tout entière.

Heureux ceux qui ont pu trouver auprès de leurs parents, de leurs frères, des amis du foyer familial, les ressources multiples de toutes les curiosités de l'esprit et la formation secrète du cœur, part de la mère.

André Bonnet avait bénéficié de cette coéducation fraternelle alimentée de discussions ardentes sur tous les sujets, de critiques sans indulgence et d'une émulation affectueuse nourrie d'une fierté jalouse des communs succès.

Beaucoup de vous ont connu son père, dont l'esprit plein de ressources se déployait plus peut-être encore à la table de famille qu'à la présidence des grandes audiences et qui, instruit par une vie où il avait beaucoup observé, rattachait chaque événement du jour à mille liens du passé qui en éclairaient les secrètes causes.

Autour de lui, à cette table si fine et si accueillante, des amis de choix apportaient aux enfants, dont la vie se formait, l'image passionnée des grandes époques de notre temps et ce qui restait d'espérance au XIX^e siècle finissant.

Il y avait là des hommes d'une époque où la République n'était pas seulement un mode de gouvernement mais un idéal, d'autant plus cher qu'on a souffert pour lui, et André Bonnet apprenait tout jeune que les idées ne sont pas seulement matière à raisonnement mais qu'elles sont dignes d'inspirer des sentiments passionnés, qu'on aime la justice, la liberté et la patrie.

Tout jeune, il était à la fois mesuré et ardent dans ses idées; il avait seize ans à peine quand un grand débat, plutôt un conflit de tempérament et de parti, divisa la France. Son choix fut prompt; ne séparant pas deux idées essentielles, il pensa qu'aimer la justice et faire respecter le droit était la meilleure manière de servir sa patrie.

Son ardeur lucide se décidait promptement par des raisons de droiture et se maintenait dans les limites équitables et fermes d'une conviction d'autant plus solide qu'elle évitait les excès.

Ce n'était qu'aux jeux de l'esprit ou du corps, aux sports, aux armes, au bridge qu'il se laissait emporter par son impétuosité naturelle.

Après de fortes études, marquées de succès littéraires et la fondation passagère d'une conférence Léon Gambetta, Bonnet a approché pendant quelques mois de la vie publique; secrétaire du Garde des sceaux, il a vécu dans cette admirable Bibliothèque des Chanceliers de France, où les livres portent encore les armes de d'Aguesseau, sa table était auprès de la vitrine où sont exposés les originaux des constitutions de France; une sereine leçon de philosophie s'en dégage, il y pouvait lire en effet, au-dessous, des autographes : Louis, Bonaparte, Napoléon, Louis XVIII, paraphant tous les textes depuis celui de la déclaration des Droits de l'Homme jusqu'à celui de la charte octroyée, la certification immuable du même et unique chef de bureau du sceau qui, de 1789 à 1815, avait conservé sa tête, sa place et les traditions.

Admis au stage, André Bonnet mit une énergie vivace à la défense des causes d'assistance judiciaire et fit retentir la conférence Berryer de toute l'ardeur d'une parole qui n'acceptait jamais la défaite.

Il n'arrivait pas inconnu au Palais : la grande réputation de son père, magistrat remarquable que le souvenir de son passage parmi nous rattachait au Barreau, son frère auquel sa puissante parole venait de conquérir le poste envié de premier Secrétaire, de nombreux amis de sa famille, parmi lesquels tout d'abord M. le Bâtonnier Rousset, entouraient ses débuts de leurs conseils affectueux.

La droiture d'un caractère désintéressé fixait les amitiés anciennes et attirait jusqu'à ses concurrents, bientôt devenus ses camarades, à la Conférence.

Je le revois encore, une mèche de ses cheveux épais et souples retombant sur un vaste front, un peu penché comme pour foncer, l'œil vif et gai, le geste tantôt retenu et tantôt rapide, il argumentait posément et chargeait tour à tour.

Dès son premier concours, il était reçu des nôtres. J'ai conservé de son plaidoyer une impression profonde. Le texte soumis aux débats, banale question de séduction, lui avait permis d'exprimer quelques-unes de ses intimes pensées. « Étranges professionnels de l'amour, disait-il, qui ne connaissent pas la tendresse ! » La tendresse, c'était lui tout entier ; tous les modes de la vie sentimentale étaient chose sacrée qui devait rester parée de toutes les délicatesses du cœur, de toutes les élévations de la pensée, de loyauté, de respect de soi et des autres ; son âme fine ajoutait aux formes de l'affection une douceur qui se masquait sous une apparence de rudesse, et nous l'aimions parce que c'était lui et parce que c'était nous.

La vie s'ouvrait facile devant lui. M. Cruppi l'avait choisi comme collaborateur ; le soin passionné avec lequel il étudiait ses dossiers et défendait ses clients, sa dialectique acharnée et éloquente entraînaient souvent la conviction des juges et conquéraient leur sympathie.

Quand, brusquement, vint l'heure émouvante dont vous vous souvenez.

Le Palais, le jeune Palais surtout, était tout trépidant des incidents retentissants d'un grand procès, nous prenions d'assaut la salle des assises, ses cloisons et les hauts pylones des calorifères, pour écouter la parole des maîtres, mais bientôt des soucis plus sérieux devaient nous occuper, une angoisse nous saisit, la guerre, qui n'était pour nous jusque-là qu'un récit d'histoire, la guerre approchait ; avec une émotion grave, nous avions senti autour de nous et en nous une décision calme et une fierté. Dans notre monde, dont les soi-disant hommes d'actions parlaient avec ironie, dans ce monde de parleurs, l'idée de se battre était accueil-

lie d'une âme sereine; cette guerre, que nous redoutions jadis, nous était imposée, eh bien! le sang coulait plus vite dans nos veines en pensant que, comme nos ancêtres, nous allions connaître l'épreuve suprême qui classe les hommes et, sous la menace, les plus pacifiques piaffaient comme le cheval qui entend sonner les fanfares.

André Bonnet était réformé et n'eut de cesse qu'il ne fut repris dans le service actif; dans sa hâte, il courait de bureau en bureau des mêmes grandes enjambées vives et fermes dont la veille il arpentait les couloirs du Palais, quand le mouvement de sa robe suivait le vol successif des anecdotes joyeuses, il écrasait les larges souliers destinés aux marches futures, impatient d'agir.

Les délais des bureaux militaires le retardèrent quelques jours; il croisa, impatient de les suivre, ces trains glorieux qui montaient vers le nord garnis de fleurs; des fleurs, parures des fêtes et des sacrifices; vibrants de ces chants centenaires dont les paroles, revivifiées par le même destin, semblaient jaillir le jour même d'une nation renaissante, jeune, ardente et sacrée.

De Melun, où il avait rejoint son corps, il vit bientôt se succéder les convois tragiques qui emportaient les échappés des régions envahies, migration cruelle des faibles. Au milieu des angoisses de la retraite, le seul réconfort lui était apporté par les trains de ces blessés, ardents encore des luttes récentes qui annonçaient des lendemains réparateurs.

« Il est pénible, écrivait-il, de rester ainsi dans l'inaction alors que je me sens plein de vigueur et qu'il est évident que le pays a actuellement besoin de nous. »

Malgré ses vœux, il fut dirigé avec son dépôt dans un petit village au bord de l'Aude, dans les régions riantes du Languedoc. Il aurait pu attendre, auprès d'hôtes aimables et d'une table bien servie, les promotions prochaines qu'on lui annonçait.

« Tous ces grades, écrivait-il, acquis sur le champ de

manceuvre, j'ai peur d'en obtenir beaucoup moins sur le champ de bataille; cela m'est d'ailleurs profondément indifférent. »

Le 1^{er} octobre, il rejoignit au front le 146^e régiment de ligne.

« Je pars, disait-il, dans d'excellentes conditions physiques et morales. Je suis pour le moment très gai, très heureux de ce départ : changerais-je? je ne crois pas. Cette bonne vie va disparaître; je ne la regrette guère, car c'est le devoir de tous de participer à l'effort suprême qui nous délivrera de ces odieux ennemis. »

Ses épreuves furent courtes. Son régiment montait vers le nord : vous vous rappelez ce tragique automne où l'ennemi après avoir pris sur la Belgique sa revanche de la Marne marchait sur Calais. Une armée meurtrie défendait par l'acharnement de ses survivants la plaine des Flandres, aux limites de la mer du Nord, sous un ciel bas, une terre plate gardée par ses eaux devenues captives, la pluie, la neige, les brumes de l'hiver commençant, épaissies de loin en loin par les fumées errantes des obus, et dans la boue une énorme masse d'hommes tour à tour lancés à l'assaut. Chez nous une volonté acharnée et silencieuse de ne pas céder; de temps à autre, la nuit, comme un sursaut une attaque, un effort inverse, puis de nouveau l'attente sous les obus qui continuent.

C'est cette vie pénible et dure, le mot revient souvent dans ses lettres et dans ses notes, qu'a connue le caporal André Bonnet. Il souffrait surtout de la privation de nouvelles, de l'éloignement des siens, plus douloureux pour lui que le danger, la soif et le froid.

Mais sa décision calme n'en était pas diminuée.

Un soir, il est parti à la tête d'une patrouille reconnaître la situation de l'ennemi. A son approche, dans la nuit opaque, la fusillade s'est réveillée. Frappé à mort, il a eu la force de rentrer dans nos lignes, il a pu distribuer à ses hommes, devenus ses amis, son bagage de soldat, songer

une dernière fois aux siens qu'il a tant aimés, à sa mère, à ses frères, à ses neveux, sa préoccupation constante et sa joie, et son corps désormais est mêlé à la terre... à cette terre, qu'il a sauvée.

D'autres auront continué leur vie quotidienne, connu des succès de carrière, plaidé des causes retentissantes, dominé des assemblées. Amis qui, jeunes, êtes morts pour votre pays, votre vie n'en a pas été pour cela moins remplie; le sacrifice consenti au jour nécessaire suffit à élever une mémoire au point le plus haut; aucune déception, aucune misère ne les atteindra jamais, rien ne manque à leur destin. Huit ans sont passés; c'est aux leurs, aux amis qu'ils ne cessent de manquer.